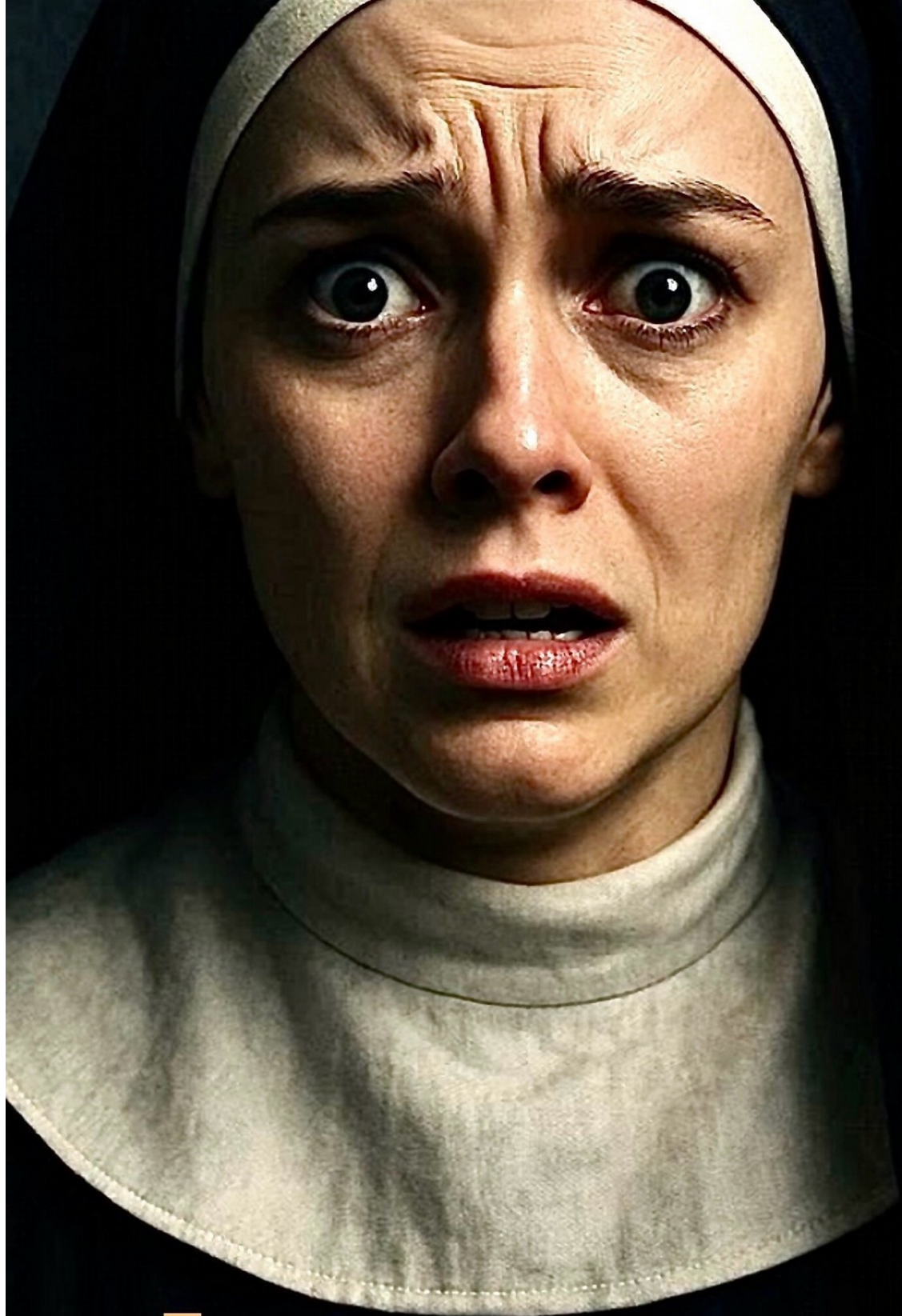




Les gerçures de l'effroi

Harry Kowert

Harry Kowert

Les Gerçures de l'effroi

© Harry Kowert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7215-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire d'Anne Clancier...

Les angoisses extatiques

À genoux sur mon prie-Dieu, j'implorais le Très-Haut avec cette ferveur criante de vérité, et que l'on appelle la Foi. Tous les jours, j'envoyais mes supplications à mon Seigneur et Maître, le seul être capable de comprendre le sens de mes actions exaltées.

Les hommes, avec un peu de chance, accéderaient au Paradis ; au pire, ils effectueraient un arrêt au Purgatoire situé juste en face. Ma mission - si l'on peut l'énoncer de la sorte - consistait à ce que jamais les créatures de Dieu ne s'égarent en Enfer, ce lieu unique où se côtoient toutes les perditions authentiques.

Par la pertinence de mes actions de grâce, je demeure persuadée d'avoir évité à plus d'un l'endroit le plus chaud de l'au-delà. Une aubaine pour une humanité d'aveuglés ? On peut le supposer. Certes, personne ne savait tout ça. D'ailleurs, je n'attendais ni médaille ni éloge.

Qu'en aurais-je fait ?

Quant à ma vie de nonne, je l'avais choisie, un jour extrême, en toute liberté. De toute évidence, elle m'appartenait.

Ainsi, priais-je depuis des temps immémoriaux avec félicité et confiance. L'épaisseur de la corne développée sur mes genoux attestait la grandeur de ma ferveur. Là aussi, nul n'en avait connaissance.

Et pour cause !

Sur l'ordre de Monseigneur l'Évêque, la Mère Supérieure nous convoqua pour dix-huit heures précise dans le réfectoire. Il s'agissait d'une mesure exceptionnelle. Sanctions à l'appui, nous étions tenues d'assister à ladite réunion. Aucune de nous ne savait l'objet de cet entretien.

Quelle nouvelle mystérieuse la Mère Supérieure allait-elle nous annoncer ?

Je mourrais d'impatience de connaître le contenu de cette causerie, mais je me réfrénais : une bonne sœur se voulant bien au-delà de ces considérations.

Ayant rejeté ce péché tout en curiosité légitime, j'avançais lentement vers le jardin. Comme il sentait bon, ce printemps très précoce ! Toutes les fleurs ouvertes libéraient d'étranges parfums qui, lorsqu'ils s'envolaient vers moi,

enveloppaient mon corps d'une gaine légère. Cette saison me vêtait à sa façon : d'un rien négligeable au négligé d'un rien. Ma tenue dépendait de la lourdeur des odeurs, mais aussi de la force et du sens des souffles cristallins.

Une sensation unique et invisible qui m'enivrait à m'en faire sensiblement chavirer.

Ce secret vestimentaire, je ne le partageais avec personne, et seul le printemps me servait de complice. Extravagance ou élégance, jamais cette pensée d'antan n'avait pu sortir de ma tête grisée par ces heureuses fragrances. Sans doute un reliquat de ma vie d'avant nonne. Même le fouet mental – mental, car quelque peu douillette, et surtout pas masochiste – s'était montré incapable de me remettre sur le droit chemin ! Fallait-il renoncer pour si peu au don total de ma personne à Dieu ? Sa clémence excusait, j'en avais la certitude, ce mince péché éthéré.

Et puis, n'avait-il pas créé les fleurs, le vent, les parfums légers... Et mon goût pour la mode ?

Assise sur la balançoire, je contemplais les autres sœurs qui vaquaient à leurs préoccupations, cachées derrière une attitude à la spiritualité rendue bien mal à l'aise.

Combien je les sentais troublées, voire inquiètes, par la nouvelle qui nous serait annoncée sous peu. Elles marchaient tête baissée, le nez dans le missel, la savate traînante. Les plis des fronts, bien plus arqués qu'à l'habitude, dénonçaient pourtant des attitudes qu'elles ne souhaitaient dévoiler à quiconque les aurait observées.

Bientôt, la cloche sonnera pour nous inviter à entrer dans la cantine au mystère. Bientôt, nos interrogations comblées retomberont comme un soufflet sorti d'un four bouillonnant.

Serons-nous heureuses à la révélation de la nouvelle, ces mots dits tant espérés en silence ? À moins que nous ne soyons un point déçues par la banalité d'un propos malencontreusement sublimé par nos esprits chahutés.

Souvenons-nous, quinze ans auparavant, quand sœur Anna annonça à la communauté sa lente démission. Un discours qui résonne encore dans nos têtes.

Les desseins les plus effroyables ne se cachent-ils pas, parfois, derrière d'obscures métaphores ?

Nous ne comprîmes le sens de ces allégories que lorsque nous libérâmes le cou d'Anna de cette corde qui venait de lui rompre la nuque. La chapelle ayant servi de décor à cette sordide mise en scène.

La résignation et le mutisme faisant partie de nos missions, nous prendrons le fait annoncé par la Mère Supérieure sans chahut ni trompette.

Les nonnes perturbées poursuivaient leur promenade en attendant l'heure fatidique et si intimement désirée. Savaient-elles qu'elles ressemblaient à de noires libellules follement attirées par les arcanes d'un secret bien gardé ? Non, elles n'imaginaient pas la scène tant cet après les plongeait dans une tourmente sauvage.

Encore claire en cette heure de la journée, la lumière les auréolait d'une atmosphère indécise aux saveurs d'angélus. Un bouquet de novices se déplaça pieusement dans la plus belle des directions de l'enclos, dos au soleil. Seul le froissement des robes alourdies indiquait leur chaste présence.

Derrière elles, un tapis langoureux de coquelicots entrouverts et timides à la fois s'étendait à perte de vue. Que de doux calices gracieux espérant la rosée d'un matin capricieux ! Ces sœurs puînées formaient le cœur battant de ce tableau en vie.

Comme je les trouvais belles, mes compagnes éphémères.

Le mouvement régulier de la balancelle sur laquelle je me trouvais me transportait régulièrement vers des sommets vertigineux. Rendue au faîte, je repartais vers l'arrière, riant comme une folle. Époumonée par tant de désinvolture, je me laissais posséder par cet instant magique que seule la pesanteur contrôlait.

Et je hissais mes voiles, insouciant et légère.

La cloche de la chapelle se mit à sonner. Je stoppai à regret cet instant pendulaire. Il était dix-huit heures, la réunion débutait sous peu. Mais avant,

nous devions nous rendre au réfectoire pour nous installer à nos places respectives. Le rituel immuable du rassemblement sommé s'exerçait même dans les circonstances les plus extrêmes. Notre congrégation n'eût jamais accepté de déroger à cette règle ancestrale.

Aussi, quand nous entendîmes les premiers martèlements du battant sur la cloche, nous nous mîmes spontanément les unes derrière les autres. Le mouvement s'effectua dans un silence élémentaire. Les sœurs éparpillées s'élancèrent en direction des arcades conduisant au sein de la bâtisse.

Du lieu de ma balançoire, cette procession me donnait l'impression d'assister à un défilé d'obscures poupées russes gesticulant sur ces surfaces émouvantes et si chères à mon cœur.

Avec quelques regrets, mes espadrilles usées mirent fin à ce spectacle tout de dentelle cousue. Je devais me fondre au plus vite à cette foule homogène et massée. Le temps pressant l'instant. Huit coups s'étaient déjà perdus dans l'épaisseur embaumée de l'enclos. Les dix suivants ne feraient que verrouiller cet instant.

Ce rebours rétrécissant n'avait-il pas précipité la métamorphose de cet extérieur habillé de nos opaques fibres en un dehors dépourvu de toute sève capiteuse ?

La place vidée, seuls les coquelicots se balançaient encore, à la manière d'un métronome autonome et cruel.

J'avais rejoint le clan des diseuses célestes.

Machinalement, mes pas me conduisirent à mon emplacement de toujours. En vingt ans de cette vie communautaire, jamais je n'avais changé de place pour avaler ma frugale collation. Comme il m'eût été parfois agréable d'avoir devant moi une nouvelle collègue de jeûne : Sœur Éliette ayant eu les yeux crevés dans sa plus tendre enfance. Il fut dit que son père avait le vin mauvais.

Rien de subliminal dans ce fait bien réel.

Debout, face à nos chaises qui nous tournaient le dos, nous attendions l'autorisation pour nous asseoir. Le dix-huitième coup de cloche annonça la fin de l'attente. La Mère Prieure, d'un geste sec et cassant, frappa la paume de ses

mains âgées. Nous nous installâmes, sans doute soulagées d'en finir avec cette tension contenue. Elle fit de même, légèrement tremblante et fatiguée, mais en aucune manière lassée.

Un silence soutenu se fit ressentir dans cet espace voûté. Il dura l'éternité d'un souffle.

La voix de la Mère Supérieur s'éleva alors, majestueuse, presque juvénile. De sa bouche usée par les ans délicieux et ses prières ferventes, elle nous dit, en quelques mots contenus, la nouvelle explosive à laquelle nous étions loin de nous attendre.

Désormais, une après-midi par mois, nous serions contraintes à nous rendre hors du couvent. Elle ne donna pas la moindre explication quant à cette déclaration violente : les ordres de Monseigneur l'Évêque n'étant pas contestables.

Un chuchotement criant de stupéfaction plana au-dessus des tables taillées dans le chêne. Dans ces poitrines confuses, les cœurs généralement si discrets tambourinaient d'une manière presque anarchique. Mais toute nouvelle, aussi extraordinaire fût-elle, devait nous laisser une apparence de marbre. Et seule l'attitude du recueillement, tête infléchie, se voulait de mise en pareille situation. Aussi, chaque sœur se retrouva-t-elle immédiatement réfrénée dans l'expression de son trouble abyssal. Ces cœurs cernèrent tant bien que mal leur maladresse perçue.

Cependant, je fis une exception à cette règle pieuse. Ma tête ne put s'astreindre à rejoindre mes mains jointes. Discrètement, mes yeux se mirent à scruter l'intérieur de ces voiles vacillants. Je percevais mal les regards froissés par ces paroles brutales, mais sur quelques visages, je voyais que la lumière, jadis si vive, avait déserté ces prunelles généreuses. Autre chose remplaçait cet éclat.

Il s'agissait d'une angoisse palpable, quelque chose qui frôlait les confins de l'épouvante.

Qu'allions-nous devenir une fois sorties de cet antre béni, notre maison à jamais ? Malheureusement, personne ne nous avait préparées à une décision aussi stupéfiante.

Les mots âpres prononcés par notre Mère étaient retombés comme des couperets sur nos nuques fragiles. Rejouait-on le final du *Dialogues des*